

Na conta à l'onthio Frédéri à se nami Henri : (patois des montagnes d'Ollon)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 24

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Guillaume-Tell.

Toc, toc, toc... Dieu vous aide, monsieur du *Conteur*. Peut-on entrer, sans vous déranger? — Mon té, oui, c'est la tante Gritelet, qui est toujours en vie, quoiqu'un peu moins allante. Voyez: il m'a fallu cette année descendre de la chambre à resserrer la vieille crosse d'épine noire dont se servit déjà feu mon grand-père, il y a de ça bien quelques années. Croyez-moi, monsieur du *Conteur*, il n'y a pas de signe avant la mort qui soit plus sûr et certain que celui-là. Enfin, au bout, le bout!

Et alors, tante Gritelet, allez-vous me dire, toujours par les grands chemins? — Mon té, oui, je suis de ces vieux servanets qui n'ont point d'arrête et vont partout. Ne croyez pas que ce soit seulement par amour pour les fêtes et par simple curiosité: à mon âge, ce serait bien laid. Mais j'ai lu il y a longtemps une pensée qu'on m'a dit être traduite du latin, et que j'ai toujours gardée au fond de ma vieille tête: « Je suis homme et je pense que rien de ce qui est humain ne doit m'être étranger. » Moi, qui ne suis qu'une vieille femme sans instruction, je ne suis pas si ambitieuse, je dis seulement: « Je suis Vaudoise, et je pense que rien de ce qui est vaudois ne doit m'être étranger. » Ce cher pays, auquel je tiens par toutes mes fibres, je l'aime tant! Je voudrais pouvoir m'associer à toutes ses joies et à toutes ses peines et j'aurais vergogne de ne plus vivre de sa vie. Il me semblerait être déjà à moitié morte.

Et c'est ce qui me procure le plaisir de venir aujourd'hui jaser un peu avec vous, à coté, comme ils disent par les Ormonts.

Malgré une vilaine sciaticque qui m'a tenu sur le dos un travers de temps, je n'ai pas pu me tenir de voir l'inauguration de cette statue de Guillaume-Tell, qui s'est tant fait crier après dans les journaux.

Ce n'est pas que je me sois beaucoup intéressée à cette politique, au moins. Ça n'en valait, ma fi, pas la peine. Tenez, il y a quelque temps, tout en chaussonnant devant ma maison, j'écoutais deux petits garçons qui s'en revenaient de l'école.

— Vois-tu voir le beau cache-nez que ma marraine m'a donné, disait l'un. Il a coûté au moins dix francs; il est tout rouge à n'un bout, et pi vert à l'autre, et pi il a des raies. Tu en as pas un comme ça, toi?

— Phhh... Cacachu pour ton cache-nez, disait l'autre. J'en saurais pas de gré. C'est bon pour les filles, ces aguillages. Mon papa m'a assez expliqué comme c'était croulé pour la santé de s'entortiller ainsi le cou!

— Une belle rave que tu le saurais pas de gré. Dis tout simplement que tu bisques parce que c'est pas à toi qu'on l'a donné!

De ma vie, de mes jours, me disais-je en les écoutant. D'un enfant à un homme, qu'il y a pourtant peu de différence. Au lieu d'un cache-nez bariolé, mettez une statue; au lieu de deux bouèbes, mettez deux journalistes.....; c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Mais, enfin, je voulais quand même la voir, cette statue, et la voir inaugurer. Vous dire, comment je m'y suis prise pour être bien placée, et suivre la fête d'un bout à l'autre, ça c'est mon affaire. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai très tout vu et très tout entendu.

Les discours, ça m'intéressait assez peu: je savais que le lendemain je les verrais, revus et corrigés, dans tous les journaux. Mais j'ai vu bien d'autres choses. Je me suis intéressée un bon moment à nos gendarmes. Mon té ti possible, a-t-on eu de la peine à les faire s'aligner. Il y avait surtout un certain Aviolat; oui pardine, il a fallu lui dire au moins cinq ou six fois: « Voyons, Aviolat, alignez-vous! » —

Monsieur du *Conteur*, si par hasard vous le connaissez, dites-y voir de la part de la tante Gritelet que s'il ne veut pas s'aligner, il ne faut pas qu'il se marie.

Je ne peux pas dire que j'aime beaucoup l'allemand. Je crois que j'ai ça dans le sang et que je le tiens de mon père-grand, qui avait connu les baillis et leur voulait tout que du bien. Tout de même, cela m'a fait plaisir d'entendre un petit discours en allemand. Si jamais l'allemand a été de saison, me disais-je, c'est bien à l'inauguration de la statue de Guillaume-Tell: tant pis, s'il n'était pas au programme. Inutile de vous dire que je n'y ai rien compris. En allemand, quand j'ai dit: *Goutenabe, Vigaitze, Brot, Anker, Speck*, je suis obligée d'arrêter.

Il a été beaucoup parlé d'amitié et de fraternité dans ces beaux discours. Eh bien, une petite chose que j'ai vue m'a fait plus d'effet que tous ces grands mots. Il y avait là une belle dame de Paris, qui fait le métier de journaliste, m'a-t-on dit. On m'a même expliqué qu'elle avait infiniment de talent et qu'elle l'employait toujours à parler des pauvres et des malheureux. Vous devez croire que pour moi je n'en avais jamais entendu parler. Et, pendant qu'on me racontait ça après la cérémonie et que je la regardais, plaisante qu'elle est à voir, je vous en réponds, voilà-t-il pas qu'une crouie petite bouèbe, pas plus haute qu'une botte, s'arrête à côté d'elle pour toucher sa robe. Ces fillettes, ça ne connaît pas encore sa droite de sa gauche, que déjà ça s'intéresse aux belles robes! Et moi, je me disais: « Veillons-nous voir si elle va la remauffer. Si tu la fais partir, et si tu ne lui dis pas un petit mot d'amitié, que je me disais, ma belle madame, tu pourras écrire tout ce que tu voudras, je ne te croirai guère. » Eh bien, non, respect pour elle, elle a caressé la petite bien gentiment et ça m'a fait plus plaisir qu'un beau discours!

Et voilà mes impressions, monsieur du *Conteur*. Vous pouvez bien penser que je n'ai pas été me fourrer à leur grand banquet, le soir. J'y aurais bien marqué avec ma coiffe de dentelles, ma robe de milaine et mon panier à couvercle. Au lieu de ça, je suis restée un bon moment sur Montbenon avant de me remettre en chemin.

— Mes pauvres amis, pensais-je en regardant notre tant beau lac, vous en pouvez bien fourrer par tous les coins des statues de cent mille francs avant de réussir à gâter complètement une si belle nature.

TANTE GRITILET.

Pour copie conforme:

PIERRE D'ANTAN.

Chez le dentiste.

Le *Conteur* a publié récemment un article en prose relatant une visite chez le dentiste. Voici, sur le même sujet, un morceau en vers que nous envoyons aimablement un de nos abonnés. Il est extrait de *Dites-nous donc quelque chose!* un volume publié chez Ollendorf par M. Miguel Zamacoïs, un poète plein d'esprit.

IMPRESSIONS AIGUES

O les visites aux dentistes,
Combien cruelles, combien tristes!
O l'attente dans des salons
Où les instants semblent si longs,
Quand, assis au bord de sa chaise,
On guette, très mal à son aise,
Le moment d'aller à son tour
Offrir béant un large four.

Regarder cent fois la pendule
Qui marche trop vite ou recule,
Penser tout à coup, plein d'émoi:
« Y en a plus qu'un seul avant moi! »
Douter du mal qu'on sent à peine,
Vouloir se remettre à huitaine,

Et souhaiter pour s'en aller
De voir le plafond s'écrouter.

Voir s'engouffrer sous la portière
Un pauvre diable à mentonnière,
Voir dans le salon mitoyen
Passer le dernier collégien,
Et rester seul! Tendre l'oreille
Vers la porte qu'on surveille;
Croire, sous les plis étoffés,
Entendre des cris étouffés.

Pour se calmer, saisir un livre,
S'apercevoir qu'on ne peut suivre
Le sens de la prose ou des vers,
Ou bien qu'on le tient à l'envers;
Que l'auteur seul vous exaspère:
Lavedan, Racine ou Molière!
Que si vous ouvrez un roman,
Ce sont les soirées de Medan!

Et songer alors presque en nage
Au fauteur à gros engrenage,
Au plateau surchargé d'outils,
Qui sont si luisants, si gentils;
A cette atmosphère factice,
Fait de vague eau dentifrice,
A la machine sans pitié
Qu'on fait tourner avec le pied.

Sur votre bouche, les dentistes
Ont des émotions d'artistes;
L'amour et le vertige aidant,
Vous craignent qu'ils n'entrent dedans!
Sur vos plaintes plus ou moins vives,
Ils ont des phrases incisives.
Et quand vous vous levez fâchés,
Disent en souriant: « Crachez! »

Mais, après tout, le mieux à faire,
C'est de souffrir et de se taire.
Si les dentistes par métier
Mangent à votre ratelier,
Vous leur devez, vous, en échange,
La dent qui guérit ou se range.
Ils ont d'utiles cruautés:
Les dents sont leurs enfants..... gâtés!

MIGUEL ZAMACOÏS.

Na conta à l'onthlo Fréderi à se nami Henri.

(Patois des montagnes d'Ollon).

No vuolen alla en Ecovet veire se la ia méyan de baire on yère à la novalla cantina à Roud. — Se ne treuven rein n'irin ver la vénéranta su Velar. — Aprè ne poein alla in Grion, trova son villo sami et tringua on yère époi on pren le tram por torna en Tzesirè.

En routo, te contera l'histoire di botté à Loï Eulet.

E revenivè de la tzathlé i tzamo; l'éta lania, tot mafi. — Di à sa fèna; trè me mé botté di lou pia, et bouita le setzi su lo foi. Bon, si to det que le fex. Adon le foa ita troi arzen que le botté se sou boerlayé.

La poura fèna a zu na poere de tonnerrè. Me noma va me tua: quemen fèré por s'en teri.

Loï étai dza en la tieutzé et quemthivè à s'endremi. La fèna, el éta brava, se déveti, s'arrendzé la téniasse, et, ne sé pressavé rein d'alla en la tieutzé, passavé per divan.

Loï uvré on nœu, poi dou, atrapa sa fèna y passatzo et la tiré à lui.

— Lasse mé! te ne chein pa?

— Tiè te que ia?

— Chein te pa que te botté boerlon?

Loï la tiré ple fermo:

— Me fotte bin de se botté.

Simple croquis.

De simples croquis ou, si vous aimez mieux, croquis de *simples*, de ceux qu'affectionne le *Conteur*... De vieilles gens, pour la plupart, aïeuls et aïeules aux mèches blanches, aux yeux gris, aux bouches rieuses et vides, aux rides profondes, témoins de temps meilleurs...

* Th comme en anglais.